



LES FEMMES SAVANTES HORS DU SYSTÈME ACADÉMIQUE

[Mayuko Uehara](#)

Presses Universitaires de France | « Diogène »

2019/3 n° 267-268 | pages 85 à 101

ISSN 0419-1633

ISBN 9782130821229

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-diogene-2019-3-page-85.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LES FEMMES SAVANTES HORS DU SYSTÈME ACADÉMIQUE

par

MAYUKO UEHARA

Introduction

Dès l'Antiquité japonaise, la tradition a fait état d'un grand nombre de « femmes qui s'expriment » (表現者)¹. À l'instar de Shiba Keiko², essayons de concevoir cette expression dans une acception plus large, plutôt qu'au sens ordinaire de personnes s'exprimant ou créant dans le cadre d'activités artistiques. En effet, Shiba l'emploie pour qualifier « celles qui édifient des temples et qui contribuent à la politique et à la société » (Shiba 2016 : 3). Elle désigne également les femmes qui s'engagent dans des activités intellectuelles et savantes à l'époque d'Edo (1603-1868). Selon Wakita Haruko, l'histoire des femmes aujourd'hui « permet de mettre en lumière et de cerner l'éthos de femmes que le machisme a précipitées dans les oubliettes de l'Histoire » (Wakita 2005 : ii). La façon d'être de ces oubliées des annales se résume comme suit. Même si on les envisage du point de vue de l'opposition dualiste qui attribue à « l'homme la sphère publique et à la femme la sphère privée », laquelle opposition a résulté de la modernisation du pays intervenue après le renversement du féodalisme, et dont ont hérité nos contemporains, ces femmes vécut, depuis les temps pré-modernes, comme des « femmes s'exprimant », et ce, de différentes manières.

Ces femmes qui s'expriment et qui, avant la période moderne, parvinrent à le faire en dépit des limitations qui leur étaient imposées, méritent l'intérêt que nous leur portons. Par exemple, quelle conception des valeurs chacune d'elles entretenait-elle par rapport

1. C'est un terme japonais composé de *hyôgen*, « expression », et de *sha*, « agent », difficilement traduisible en français. L'emploi du terme *hyôgensha* (表現者) est tout nouveau et contemporain. Il est courant dans le monde littéraire et le journalisme au Japon. Il existe une revue intitulée *Hyôgensha* et traduite en italien par « *Expressivo* ». C'est pourquoi nous avons choisi « femmes qui s'expriment » comme équivalent français de *hyôgensha*. Nous adoptons le mot « s'exprimer » dans la mesure où il ne se limite pas nécessairement à la création, mais englobe différentes contributions d'ordre artistique ou intellectuel.

2. En japonais, contrairement au français, le nom patronymique précède le prénom. Nous avons opté ici pour cet ordre *inverse*.

à la morale féodale, compte tenu de l'époque et du contexte social qui fut le leur ?

Dans le présent article, je me concentrerai plutôt sur la naissance et le développement des mouvements féministes durant la première période de la modernisation de l'ère Meiji (1868-1912). L'étude du féminisme dans les domaines de la sociologie et de l'histoire a déjà fait l'objet de nombreux travaux. En revanche, il faut constater que, jusqu'à présent, il a été insuffisamment approfondi dans celui de la pensée ou de la philosophie japonaise. C'est pourquoi, je souhaiterais mettre en lumière le courant des idées relatives au féminisme. Plus précisément, l'objet de ma recherche est de souligner les idées, la connaissance et la conscience de soi de ces femmes, davantage que les faits et les phénomènes bien étudiés en sociologie et en histoire.

L'histoire du début de l'ère Meiji est relativement bien connue : les philosophes « occidentalistes », penseurs des *Lumières* japonaises (*keimôshisô*) et membres du *Meirokeisha* (c'est-à-dire la « Société de l'an 6 de l'ère Meiji »³), fondée en 1873, abordèrent la situation des femmes et de leur éducation (voir Dodane 2000 : 175-180). Le penseur chrétien Iwamoto Yoshiharu (1863-1942) hérita de leurs idées et prôna le courant dit « science de la femme » (*jogaku* 女学) pour insister, dans la seconde moitié des années 1880, sur l'amélioration du statut social des femmes. L'expression, composée de *jô* « femme » et *gaku* « science ou savoir » renvoie à un concept totalement nouveau à l'époque, d'où l'étrangeté de sa formulation, même en japonais. Par la suite, les femmes elles-mêmes impulsèrent le mouvement féministe, qui compte parmi ses pionnières la penseuse et militante libertaire Hiratsuka Raichô (1886-1971), principale fondatrice du magazine littéraire *Seitô* (青鞞, littéralement « Les bas-bleus »), emblème des femmes nouvelles, ou encore la poétesse et critique Yosano Akiko (1878-1942), également collaboratrice de la revue *Seitô*, qui « critique l'éducation traditionnelle imposée aux jeunes filles » et qui « fonde, avec d'autres, l'école mixte Bunka Gakuin » pour un enseignement « libre et artistique » (Ueda 2013 : 4665)⁴.

D'autre part, la nation moderne de Meiji fut uniformément fondée sur le système impérial comme « dispositif du pouvoir ». L'institution de *l'ie* (家), c'est-à-dire le « foyer » au sens de groupe domestique hiérarchique qui englobe la famille étendue, participait de l'idéologie féodale ; elle fut renforcée afin que les dirigeants puissent régner en s'appuyant sur le code civil qui avait été promulgué et entra en vigueur en 1898 (Kano 2007 : 43-44). Ce code entérine, faut-il le préciser, l'inégalité entre hommes et femmes dans tous les

3. En japonais, 6 se prononce « roku ».

4. Voir aussi l'ouvrage de Claire Dodane sur Yosano Akiko (2000).

domaines de l'existence⁵, au moment même où les premières revendications féministes gagnent l'archipel.



Fig. 1. Couverture du premier numéro de la revue *Seitô* (septembre 1911), dessinée par Naganuma Chieko à la demande de Hiratsuka Raichô (photo C. Levy)

5. Les articles relatifs à cette question dans les Livres IV et V ne seront abrogés qu'en 1947, après la promulgation de la nouvelle constitution en 1946.

Le mouvement initial de libération des femmes au Japon prit ensuite son élan avec la parution du premier numéro de *Seitô* en 1911 (fig. 1), qui prône notamment l'égalité des sexes et plaide pour l'autonomie des femmes (voir Lévy 2014 : 17-30)⁶. C'est aux alentours de cette date que l'enseignement supérieur commença à accueillir des étudiantes. L'Institut des études anglaises pour femmes (l'actuelle Université Tsuda) fut fondé en 1900 par Tsuda Umeko (1864-1929) qui avait fait ses études aux États-Unis où elle avait obtenu plusieurs diplômes. Cet institut fut suivi, en 1918, par l'Université de la Femme de Tôkyô. L'Université Impériale de Tôhoku ouvrit pour la première fois ses portes aux femmes en 1913, devenant la première et unique université nationale mixte du pays avant la Seconde Guerre mondiale. En dépit de ces avancées, les jeunes étudiantes furent confrontées en tant que chercheuses à des difficultés liées au système académique masculin. Une philosophe remarqua que le préjugé confucianiste de « respect de l'homme et de mépris de la femme » (*dansonjohi*) s'était infiltré au Japon dans l'éducation et la recherche à cette époque. Ainsi s'exprimait Takahashi Fumi (1901-1945), nièce de Nishida Kitarô (1870-1945), un philosophe nippon toujours célèbre de nos jours, même hors du Japon, et dont la pensée est fondatrice de l'École de Kyoto.

Ce qui précède fournit un aperçu de la « pensée du genre » ou du « féminisme » qui prit naissance durant l'ère Meiji. C'est cette pensée qui nous intéressera. Notre objectif est plus précisément de déceler un éveil de la conscience concernant la « dignité » des femmes. Pour ce faire, nous nous focaliserons sur les idées des penseurs/ses pionniers/ères. Il semblerait, en effet, qu'à l'époque, le terme « dignité » ne faisait pas encore partie du vocabulaire scientifique utilisé pour parler de la société. Ainsi, en supposant que l'origine de la pensée du féminisme se soit accompagnée d'un éveil de la conscience autour de la notion de « dignité », nous examinerons les discours des penseurs masculins qui défendirent et éduquèrent les femmes, de même que les discours des « femmes qui s'expriment » (表現者) et participent ce faisant aux activités intellectuelles, autrement dit les discours de celles qui libèrent leurs pareilles.

Le terme de « dignité »

Aujourd'hui, l'équivalent japonais de « dignité » est « *songen* » (尊厳) ; c'est là un fait généralement admis. Pourtant, il semble que ce mot ne recouvre pas ce qu'on entendait par « dignité » à l'ère Meiji.

6. Sur cette couverture de la revue *Seitô*, voir la description détaillée qu'en donne C. Lévy (2020 : 1-4) et, pour d'autres couvertures illustrées, le cahier photographique, in Lévy 2014 : I-III.

À l'époque, les principaux termes scientifiques d'origine occidentale comme « philosophie », « idée » et « subjectivité », furent respectivement traduits par « *tetsugaku* » (哲学), « *kannen* » (観念) et « *shukan* » (主観). Ils ont été employés jusqu'à nos jours sans discontinuer. Mais pour ce qui est de « dignité », de nombreuses incertitudes demeurent concernant l'histoire du concept (Katô 2017). Personne ne sait exactement quand il a été traduit et est apparu comme phénomène linguistique. Il convient donc de commencer par passer en revue ses acceptions, même à titre provisoire.

Dans le *Grand Dictionnaire de japonais*, ce mot a pour définition « le fait d'être respectable et majestueux ou d'être grave et imposant ». En outre, le phénomène linguistique « dignité » (*songen* / 尊厳) n'existait pas avant l'introduction du terme de « dignité » occidental. Selon les recherches de Shimizu Masayuki, l'histoire de la pensée au Japon permet plutôt de relever des contextes où « la sensibilité à la “respectabilité” (*tôtosa* / 尊さ) ou au “noble” (*tôtosav* 貴さ) sont exprimées ». L'analyse de Shimizu nous apprend que, même dans l'Antiquité, la vision du monde bouddhique, par exemple, manifestait une sensibilité à l'être humain en tant qu'« individu » (Shimizu 2020 : 17-47). C'est le sens du premier des deux idéogrammes qui composent le mot « *songen* ».

« *Songen* » figure avant tout dans les livres classiques en chinois. En ce qui concerne son usage, évoquons Nishi Amane (1829-1897), une figure centrale parmi les penseurs qui contribuèrent à l'ouverture et au développement du champ du savoir dit « *Tetsugaku* » (philosophie) dans le Japon moderne. À partir des années 1860, ce précurseur de la philosophie japonaise introduisit la philosophie occidentale dans son pays en insistant sur le positivisme d'Auguste Comte. Il traduisit un grand nombre de termes scientifiques, dont « philosophie », qu'il rendit par « *tetsugaku* » (哲学). Si l'on examine en détail les écrits de Nishi, on ne relève qu'une seule occurrence de « *songen* » dans le « Discours religieux »⁷ (1874). Cet article a paru dans le numéro 5 de la *Revue Meiroku* (fondée en 1873), publiée par la Société éponyme. L'année 1874 est aussi celle où on assiste à une polémique autour de la religion, qui porte plus précisément sur la réception au Japon des religions étrangères comme le christianisme (Koizumi 1989 : 284). C'est dans ce contexte houleux que Nishi aborde la laïcité et s'interroge sur la manière d'envisager la religion par rapport à la nation et à la société.

Nishi déclare : « Le gouvernement fait croire au peuple que l'empereur de son pays [est...] comparable à Dieu. [Mais] comment quelqu'un peut-il croire que l'empereur est Dieu ? Tout d'abord, bien

7. La totalité de cet article a été répartie dans les numéros 4, 5, 6, 9 et 12 de la revue.

que l'on dise que le roi est extrêmement digne [*songen nari* / 尊厳なり], cela ne le dispense pas d'être humain » (Nishi 1999 : 179). Nishi s'oppose alors à la contrainte de la croyance imposée au peuple et avance que l'empereur est un être humain contrairement à la « position du shintoïsme » qui le considère d'essence divine (Koizumi 1989 : 285). Ici, « (être) digne » (*songen nari*) ne renvoie pas à la dignité de l'être humain, mais s'emploie plutôt comme dans les livres classiques en chinois. Pourtant, selon moi, il existe une relation certaine entre « (être) digne » (*songen nari*) et l'être humain, en ce sens que la divinité de l'empereur se voit démentie selon l'article susmentionné de Nishi.

Dans le « Discours religieux », Nishi, adoptant le point de vue utilitariste, insiste en effet sur l'égalité des hommes, la liberté intérieure des individus et l'importance de la foi⁸. De plus, les gens « croient “ce qu'ils ne savent pas” » (Nishi 1999 : 179). En d'autres termes, la « croyance » a pour objet l'« inconnaissable ». Or, Nishi encourage à prendre l'« habitude de réfléchir » afin de parvenir à cet « inconnaissable » et propose une « méthodologie pour approfondir davantage la pensée » (Sugawara 2009 : 179). Nishi ne nie pas le fait que l'« empereur » « [soit] digne » mais cette caractéristique se combine à la « croyance » qu'il est [aussi] un être humain comme les autres. Autrement dit, ne pourrions-nous pas y voir l'éveil de la possibilité de comprendre que même l'être humain qui n'est pas empereur « est digne » du seul fait qu'il est un humain ?

Polémique autour de l'égalité des sexes et au sein du couple dans la Revue Meiroku

La *Revue Meiroku*, fondée par des intellectuels spécialisés dans l'étude des sciences occidentales, invitait ses membres fondateurs à collaborer aux numéros. En dépit de la brièveté de son existence (1874-1875), elle a touché un très grand nombre de lecteurs et son influence sur la société s'est révélée cruciale ; elle a satisfait le désir de savoir des « classes intellectuelles comme les fonctionnaires, les étudiants et les officiers des villages régionaux » (Nakanome 1999 [Tome I] : 433, 460-461). À l'aube de la modernisation, ces polémistes ont promptement acquis une solide connaissance des concepts de démocratie, de droit (privé et public), de liberté de l'homme et d'égalité des individus, entre autres. Autant de notions qui ne pouvaient que croiser la « question des femmes ».

Selon le « Règlement de la Société *Meiroku* », « l'idée principale » de la fondation de la société consiste dans le rassemblement de collaborateurs volontaires afin de promouvoir l'éducation de notre

8. Nishi ne disserte pas sur des religions particulières ni sur leurs croyances afférentes.

pays, ainsi que dans la délibération des moyens d'éducation. De plus, les membres de cette société se réunissent pour échanger des opinions, pour diffuser les savoirs et pour éclairer les connaissances » (ibid. : 442). Nishi l'affirme dans l'article qui figure en tête du premier numéro de la *Revue Meiroku* en avril 1874 : le Japon d'alors se trouvant loin d'être au même niveau de civilisation que les puissances occidentales, il s'est, pour cette raison, « lamenté sur son caractère arriéré » et sur le fait qu'« il n'y avait rien à faire avec l'imbécillité du peuple ». Afin d'échapper au sous-développement, les membres de la société ont confié les affaires politiques au gouvernement, mais ils souhaitaient se charger eux-mêmes des affaires sociales en tant que « sages savants » – l'expression est de Nishi (op. cit. : 29).

Au fil des numéros, la revue aborda diverses questions telles que les sciences humaines et naturelles, l'éducation, la diplomatie, le droit ou la vie au foyer. Les polémistes « montrèrent la voie au peuple inquiet » face à la société qui connaissait une modernisation rapide suite à la Restauration de Meiji et ils préconisèrent de réformer la pensée conventionnelle et le mode de vie des Japonais (Yamamuro 2009 [Tome III] : 450). C'est l'article « Réflexions sur les épouses et les concubines » (n° 8, 11, 15, 20, 27), rédigé par Mori Arinori (1847-1889), qui a soulevé une des controverses les plus vives concernant l'égalité au sein du couple. Il est surprenant qu'un tel propos sur l'égalité entre les conjoints ait eu lieu au commencement de la modernisation. D'ailleurs, cette réflexion cachait son intention de développer la nation pour réformer le Japon non-civilisé où « l'homme traite la femme comme un outil » aux yeux de l'Occident (Mori 2010 [Tome II] : 190).

Mori dépeint la situation des femmes de la façon suivante : « le mariage suppose un droit et un devoir inviolables entre les deux époux. Qu'est-ce que le droit ? Qu'est-ce que le devoir ? C'est le chemin de l'entraide et du soutien réciproque [... Or,] si je regarde la coutume du mariage dans notre pays, l'homme utilise la femme à sa guise. Même s'il la quitte à sa guise quand elle lui semble insatisfaisante, la loi nationale ne le condamne jamais » (Mori 1999 [Tome I] : 276-277). À cette époque, l'épouse et la ou les concubines cohabitaient habituellement.

Mori insiste ainsi sur le droit et le devoir qui régissent une relation conjugale occidentale. Même si, dans sa réflexion, ne figure pas le terme « dignité », l'idée de la dignité de la femme est sous-entendue. Selon Mori, la tradition japonaise se caractérise notamment par « le mépris des liens du sang », reflétant la nature de l'institution qui « reconnaît les rapports entre le beau-fils adopté [*mukoyōshi*] et le beau-père /la belle-mère comme parents et enfant selon la loi nationale ». Il est possible que cette institution entraîne « la reconnaissance d'une personne sans parenté avec l'épouse comme son

enfant ». C'est « totalement impitoyable et insensé » (Mori 1999 [Tome I] : 367-368). Il déplore également l'inégalité des femmes dans la coutume japonaise d'alors : « on pense que la femme a conscience qu'il est de son devoir de n'obéir qu'à son mari sans oser demander s'il a raison ou tort ». Dans le cas où ce qu'elle fait ne lui conviendrait pas, elle doit supporter « ses réprimandes et [ses] coups ». Pourtant, « même si le mari commet l'adultère, l'épouse, en revanche, doit rester fidèle ». Mori considère cette inégalité au sein du couple comme une « habitude barbare » et il la critique sévèrement (Mori 2010 [Tome II] : 53-55). Il a, selon moi, reconnu et dénoncé les problèmes de la dignité de la femme et de la négation de la personnalité de l'épouse, auxquelles nous sommes nécessairement sensibles aujourd'hui.

Les « Réflexions sur les épouses et les concubines » ont suscité des réactions diverses. Le mot « égalité dans le couple » devint une expression à la mode. À l'instar de Mori, Fukuzawa Yukichi (1835-1901) prôna l'égalité des sexes et la monogamie. Quant à Tsuda Mamichi (1829-1903), il analysa ce que signifiait en Occident l'égalité dans le couple pour montrer que les deux sexes sont égaux sur le plan des droits civiques tels que les droits humains, mais qu'il en va autrement pour ce qui est du droit public comme des droits politiques. En revanche, Katô Hiroyuki (1836-1916) se focalisa sur la coutume du « *Ladies first* » [les dames d'abord]. Selon lui, il ne s'agit pas d'égalité des sexes, mais d'un « renforcement du pouvoir » de la femme. De plus, le « *Ladies first* », qui consiste à aider les femmes considérées comme faibles, nécessite également d'avoir du respect pour elles. Or Katô affirma que ce n'était qu'une mauvaise coutume témoignant du fait que les hommes « cherchent à leur plaire ». Revenons à l'analyse de Tsuda. Dans le code civil, il n'existe pas d'égalité dans le couple, mais les relations entre conjoints, façonnées par les mœurs et la coutume, sont « égalitaires et sans différence » (Yamamuro et Nakanome 2009 [Tome III] : 94-96, 194-197, 73-80).

La théorie sur l'égalité au sein du couple développée par Mori revient à vanter l'éducation des filles. La jeune mariée a pour lourde tâche de diriger le foyer en tant qu'épouse et d'éduquer l'enfant en tant que mère. C'est pour cette raison qu'elle a besoin de maintenir son corps vigoureux et en bonne santé et d'élever son esprit. Parallèlement, elle doit connaître [la loi] pour faire preuve d'une grande affection envers son enfant et étendre ses connaissances (voir Mori 2010 [Tome II] : 188-190). Nakamura Masanao (1832-1891) insista sur cet aspect : « l'homme et la femme doivent avoir une instruction identique » sans même poser la question de l'égalité des sexes. Il souligna « la nécessité de l'éducation des filles pour qu'elles deviennent à la fois des épouses et des mères sages et aimantes ». Cependant, il ne s'agit pas de l'éducation visant à établir « le sujet comme pourvu de droits autonomes » (ibid. : 123-129, 540).

Il s'ensuit que certains des penseurs de la Société *Meiroku* ont clairement pris conscience de la dignité des femmes tout en demeurant attachés à la conception féodale concernant l'éducation des filles.

La Revue de la science de la femme (Jogaku zasshi 女学雑誌) et « *la science de la femme* » (*jogaku* 女学)

Iwamoto Yoshiharu est un penseur représentatif de l'ère Meiji et notamment celle qui s'étend de la philosophie des Lumières japonaises à l'exaltation des droits civiques libéraux. Il fut sous l'influence de la pensée de Nakamura touchant l'éducation des jeunes filles. Iwamoto est un pédagogue et un chrétien féministe par excellence comparé aux philosophes des Lumières japonaises défenseurs de l'égalité au sein du couple. En outre, il eut « pour objectif de tirer du bourbier les femmes qui subissaient au quotidien les conventions féodales héritées de l'idée confucianiste de "respect de l'homme et de mépris de la femme" et d'améliorer la situation de cette dernière jusqu'à ce qu'on lui reconnaisse une "humanité" égale à [celle de] l'homme ». Afin d'y parvenir, il insista sur la nécessité d'élaborer « la science de la femme » (*jogaku* 女学) (Noheji 1984 : 67-68). En tant qu'éditeur de revues comme la *Revue de la science de la femme*, *L'étudiante* et *Communication pour la science de la femme*, entre autres, il défendit l'éducation et l'édification de femmes. Il utilisa efficacement ces organes de diffusion pour atteindre son but. D'autre part, il œuvra aussi dans l'éducation comme directeur, et enseignant, de L'École de jeunes filles de Meiji⁹.

Dans le numéro 11 de la *Revue de la science de la femme*, publié en 1888, il explique ce qu'il entend par « science de la femme » : « c'est une science qui aborde tous les aspects relatifs à la question des femmes et prend en compte plusieurs raisonnements et théories les concernant, [autrement dit] leur corps et leur esprit, leur passé et leur avenir, leurs droits et leur statut, etc., tels qu'ils se présentent pour elles à l'heure actuelle ».

Que ce soit en Occident ou en Orient, « il a existé depuis longtemps une multitude d'éminents savants et de grands hommes politiques, qui, cependant, pour la plupart d'entre eux, n'ont pas tenu compte de l'espèce appelée "femme", ni utilisé son intelligence. [Loin de la considérer] comme capable d'exercer le pouvoir, ils l'ont presque toujours négligée en l'expulsant de leur monde » (Iwamoto 2000 : 290-291). Dans cette histoire, le corps et l'esprit des femmes qui auraient dû se développer ne se sont pas développés et leurs

9. Cette école fut d'ailleurs une pépinière d'intellectuelles ou professeures qui influèrent sur les mouvements d'émancipation des femmes qui suivirent (voir Butel 2011 : 365).

pouvoirs qui auraient dû s'étendre ne se sont pas étendus. Iwamoto a cherché à améliorer le statut et la culture des femmes, tout en s'appuyant sur le christianisme et en y ajoutant la tradition japonaise » (ibid. : 289). Cela ressemble à l'image occidentale de la « bonne épouse et mère avisée » (*ryōsaikenbo*).

La *Revue de la science de la femme* obéit au concept énoncé dans le titre (voir Ribalet 2005 : 313-325). Elle aborde des sujets pratiques ou domestiques (cuisine, hygiène, éducation, etc.), sociaux (l'abolition du système de la prostitution publique, l'institution du mariage civil, la situation des ouvrières, la conjoncture économique, etc.) et politiques. On y trouve également des articles de critique littéraire, des essais sur les religions, des adaptations de romans occidentaux, etc. C'est Iwamoto qui introduisit cette diversité thématique afin d'attirer non seulement des lectrices mais aussi des lecteurs progressistes passionnés par des articles de fond (Iwamoto 2000 : 9, 104).

On peut ainsi dire d'Iwamoto qu'il est un penseur doublé d'un fervent défenseur du droit des femmes plus radical que les philosophes des Lumières japonaises. Il a plaidé pour l'autonomie et la subjectivité¹⁰ des femmes et a tenté de les rendre effectives. Sa critique a porté sur « la théorie des droits de la femme que prêchent les hommes » ou « la théorie de la bonne épouse » qui n'exprime, selon Iwamoto, que leur « arbitraire ». Il exposa son avis : « Les femmes doivent obtenir par elles-mêmes une amélioration de leur statut » (ibid. : 78-79, 137). En effet, « les clairvoyantes » furent toutes « invitées à s'unir » en tant qu'autrices et « femmes qui s'expriment » dans la *Revue de la science de la femme*. On reconnaît ici sa parfaite connaissance du sens de l'existence féminine qui « doit se développer », autrement dit la dignité de la femme. En fait, sa position de directeur de revue donna naissance aux femmes qui s'expriment, en d'autres termes aux « femmes de premier ordre qui parvinrent à la réalisation de soi à travers les situations mouvementées à l'ère Meiji » (ibid. : 78).

Pourtant, l'histoire qui accompagna la promulgation de la Constitution impériale (1889) et la signature du Rescrit impérial sur l'éducation (1890) prit un autre tour et déboucha sur « un nationalisme féodal ». Iwamoto dut « lutter contre la volonté de puissance qui tenait à réorganiser » l'idée de bonne épouse et mère avisée. Suite au déclenchement de la guerre russo-japonaise (1904-1905), la *Revue de la science de la femme*, en proie à des difficultés, cessa de paraître en 1904. L'École de jeunes filles de Meiji fut fermée en 1909. Iwamoto avait promu « l'éducation pour un libre développement » résumant sa conviction qu'il fallait « supprimer toutes les

10. La subjectivité, notion très présente dans la philosophie japonaise, ne se confond pas avec la subjectivité : elle désigne le fait d'être sujet (souverain de soi-même).

discriminations et pressions afin de cultiver les talents et les particularités des femmes et leur permettre d'atteindre ce qu'elles doivent être ». Or, tout cela sera balayé (ibid : 84-85).

*Les femmes qui s'expriment s'engagent dans la revue Seitô*¹¹

Après l'époque d'Iwamoto s'ouvrit l'ère Taishô (1912-1926). Pourrions-nous y déceler un éveil du mouvement de libération des femmes que la société *Seitô* a enfin provoqué à partir de 1911 ? En fait, l'aspect littéraire de la *Revue de la science de la femme* gagnant en indépendance, il donna naissance à une nouvelle revue, *Le Monde littéraire*¹², publiée en 1893. Cet élan littéraire serait-il un des facteurs indirects à l'éveil de la conscience des femmes qui s'exprimèrent plus tard dans la pensée féministe ? Faute de pouvoir examiner ici en détail cette question, je me contenterai de rapporter cette remarque de Noheji : « les textes publiés dans *Seitô* s'inscrivent dans le sillage [féministe] d'Iwamoto » (Noheji : 158).

On ne peut pas parler du premier mouvement féministe organisé entièrement par les femmes au Japon sans faire référence à la revue *Seitô* « lancée [et gérée] par des jeunes femmes » (52 numéros parus de septembre 1911 à février 1916). Comme l'a noté Christine Lévy, « l'originalité de *Seitô* est d'avoir été créé uniquement par des femmes, et d'avoir constitué une communauté des femmes désireuses de s'exprimer, de créer, d'avancer sur la voie de leur propre émancipation. Le désir de devenir une femme nouvelle y est explicitement exprimé par ses contributrices » (Levy 2020 : 6). En tête du premier numéro figuraient deux contributions en forme de manifestes, dotées de « charme mais portant à pleine voix l'esprit » de la libération des femmes. Il s'agit d'un poème de Yosano Akiko qui commence par le vers, « Voici venu le jour où les montagnes bougent » et d'un essai de Hiratsuka Raichô intitulé « Au commencement, la femme était un soleil ». La revue eut un grand retentissement auprès des femmes qui « attendaient avec impatience un changement social rapide une fois la guerre russo-japonaise terminée et qui se lamentaient de voir l'amélioration de leur situation se heurter à une politique conservatrice » (Horiba 2010 : 10). Selon l'explication de Horiba Kiyoko, bien que la revue attirât un grand nombre de lectrices, elle suscita des débats et fut la cible d'attaques, comme c'est toujours le cas lorsque les femmes prennent la parole en tant que

11. Sur la conception et la philosophie de la revue, voir Lévy (2014 : 13-28 et 31-50) et Dodane (2000 : 232-247).

12. C'est une revue romantique qui publia de 58 numéros avant 1898. Des auteurs importants comme Kitamura Tôkoku (1912-1926), Shimazaki Tôson (1912-1926), Ueda Bin (1874-1916) et la romancière Higuchi Ichiyô (1872-1896) y ont collaboré.

féministes et se révoltent contre leur condition, ce qui se joue inévitablement sur le terrain d'une lutte d'ordre politique.

Objectivement parlant, la vie de Hiratsuka, la *protagoniste* de la revue, me semble très progressiste pour son temps. Par exemple, sa visite de Yoshiwara, le fameux quartier des courtisanes de Tôkyô, provoqua le scandale en 1912 et eut pour elle de graves conséquences : *Seitô* fut sévèrement critiquée et même calomniée par des journalistes, et elle vit sa réputation ternie moins de deux ans après son lancement. Ce coup ébranla les fondements de la société. Plus tard, dans son texte « Aux femmes de ce monde », Hiratsuka exprima son refus de l'institution du mariage comme « rapport de pouvoir et de soumission à vie » (trad. C. Lévy, in Lévy 2014 : 182). Cet article fut censuré en 1913. De plus, sur « intervention du pouvoir », une mesure identique fut prise contre *Seitô* trois fois de suite au total. La même année, la revue consacra deux numéros spéciaux à « la femme nouvelle », thème qui influença le monde du journalisme et de la critique. Le débat sur les femmes avait atteint son apogée en 1913 (Horiba 2010 : 362-365). La recherche de Horiba atteste que le terme « féministe [...] circulait » dans le journalisme japonais (ibid. : 366). À la veille de la Première Guerre mondiale, « le pouvoir a redoublé de vigilance contre les femmes s'opposant à l'institution matrimoniale » (ibid. : 364-365).

Hiratsuka déclara qu'elle était une femme nouvelle et on peut dire qu'elle a exprimé l'éveil à la question féminine dans les pages de sa revue. Dans le premier numéro de *Seitô*, elle l'affirme poétiquement : « À l'origine, la femme était un soleil, un être authentique. [...] Aujourd'hui [elle] est une lune » (Hiratsuka 2005 : 13 [trad. C. Dodane 2000 : 232]). En d'autres termes, toutes les femmes sans exception possèdent en elles « un génie caché », que Hiratsuka les exhorte à cultiver : « Révétons-nous par nos efforts, en dévoilant les secrets de notre nature ; révétons-nous par nous-mêmes » (ibid. : 23-24 [trad. C. Dodane : id., ibid.]). Autrement dit, dans ce « Manifeste », Hiratsuka définit le « génie qui sommeille en toute femme [...] comme une nature que [cette dernière] doit retrouver et reconquérir » (Lévy 2016 : 58). Dans « La nouvelle femme », un texte publié en 1913 dans la revue *Chûô kôron*, Hiratsuka l'explique d'une manière plus réaliste : « la nouvelle femme souhaite détruire les lois et la morale anciennes créées à l'avantage des hommes » mais elle veut également « créer un nouveau royaume [...] encore inconnu » et elle « recherche la force de remplir sa mission, la force de pouvoir supporter les souffrances de celui qui se bat, travaille et étudie pour quelque chose qu'il ne connaît point » (Hiratsuka 2005 : 42-43 [trad. C. Dodane 2000 : 241]). L'essentiel, pour Hiratsuka, était sans doute la reconnaissance chez les femmes de « leur propre et vénérable mission » (Hiratsuka 2005 : 43 [trad. C. Dodane : id., ibid.]) en vue d'obtenir des droits et un statut social. Elle a conçu cette « mission » en

termes de « dignité » en s'interrogeant sur la façon d'assimiler dans leur esprit un changement au niveau social et politique.

À l'époque de *Seitô*, Hiratsuka revendiqua « la dignité de soi » pour la femme, mais son féminisme se modifia dans les années 1920. Elle en arriva à considérer comme prioritaire « le déploiement du caractère féminin dans la transformation sociale » et « la participation à l'entreprise de la réforme sociale » (Hiratsuka 2005 : 163), plutôt que « le mouvement d'une forme d'esprit (ou de religion) [...] qui se limite à la transformation de soi » (ibid. : 151). Elle reconnut la « dignité » dans ce « caractère féminin » et dans la « vocation aimante qui consiste à "devenir mère" au sein du foyer » (ibid. : 157), et la rattacha à la conscience sociale.

Comme on vient de le constater, le terme « dignité » (*songen* 尊厳) s'emploie dans le discours que tiennent les féministes dès les années 1910 au Japon. On entrevoit chez Hiratsuka un enthousiasme à étudier le féminisme occidental et en même temps le récit de ses expériences douloureuses du sexisme auxquelles les féministes hommes n'ont pas été confrontés. La notion de « dignité » figurait également dans le vocabulaire de Yosano. Elle affirme que pour « les femmes d'aujourd'hui » qui croient à « la dignité des désirs de soi comme individuels », le déséquilibre des droits entre les sexes engendre des difficultés » (ibid. :164).

Takahashi Fumi, la première philosophe du Japon

À la différence des autrices littéraires de *Seitô*, Takahashi Fumi s'intéressa à la philosophie, au savoir autre que littéraire. Si la philosophie est un des produits de la modernisation japonaise, la recherche dans cette nouvelle discipline ne pouvait être possible qu'en l'apprenant à l'université. Durant l'ère Meiji, l'instruction féminine fut considérée comme importante au Japon qui ambitionnait de devenir un pays riche doté d'une armée puissante, mais on n'avait pas idée d'encourager les filles à se consacrer à la science à l'université même après l'ère Meiji, du moins pas avant la fin de la Seconde Guerre mondiale.

En 1920, Takahashi intégra l'Université pour filles de Tôkyô qui avait ouvert ses portes aux femmes en 1900, juste après l'actuelle Université Tsuda au Japon. Entre en 1926 et 1929, elle poursuivit ses études à l'Université impériale de Tôhoku qui acceptait des étudiantes à titre exceptionnel depuis 1913 (Asami 2017 : 84-86). Elle écrivit un mémoire de licence sur le concept d'*idea* chez Platon à l'Université pour filles de Tôkyô. Son mémoire de licence déposé à l'Université impériale de Tôhoku portait sur Spinoza. Elle enseigna dans différentes écoles (école normale, école pratique d'économie, école privée) pour filles entre 1929-1936, sans que son poste soit conçu pour un/e spécialiste de la philosophie. Même pour Takahashi,

étudiante brillante et courageuse, « il n'était pas aisé de prendre la décision de choisir comme spécialité une science qui l'occuperait sa vie entière et de se lancer dans cette voie » (ibid. : 92).

Takahashi n'était pas une militante comparable à Hiratsuka, mais elle prit publiquement la parole pour critiquer le machisme. Elle assista au « Symposium sur la question de l'enseignement supérieur pour filles » et y donna une conférence. À cette occasion, elle s'exprima sur des enseignants qu'elle côtoya à l'école dans les années 1930 et qui professaient « une idée de mépris de la femme sans raison » (ibid. : 188). Takahashi participa au dialogue organisé par la revue *Amie des femmes* (1933). Le point essentiel de son intervention est le suivant. Le sexisme présent dans le foyer ou dans le mariage émane de la notion d'inégalité entre les sexes sur le plan individuel. Elle relève « le bon vouloir de l'homme » et « la servilité de la femme » qui sous-tendent ce rapport inégal (Asami 2017 : 104-105). C'est dans la structure mentale des deux sexes que Takahashi découvrit un méfait éducatif : le respect de l'homme par opposition au mépris de la femme hérités d'une longue histoire féodale. Elle comprenait parfaitement que cette inégalité a été politiquement orchestrée.

Si l'on considère sa critique du machisme féodal par rapport à la dignité, on peut comprendre que celle-ci consistait en une dénonciation de l'enseignement scolaire qui négligeait la dignité de la femme. Or cet enseignement fautif est institué par l'État. Autrement dit, elle a montré que les femmes étaient empêchées de devenir des intellectuelles pour des raisons de politique. Takahashi avait la conviction que seule l'éducation scientifique stimulant le cerveau et les facultés intellectuelles permet d'éveiller, voire de réveiller les femmes, celles-là même qui considéraient comme naturel le fait d'« être méprisées » et de se contenter du « respect de l'homme ».

Conclusion

L'enseignement des femmes dans le Japon moderne qui a pris forme à l'initiative des hommes s'inscrivait fondamentalement dans le cadre de la politique nationale. On l'a vu dans le présent article avec les idées féministes défendues par certains des polémistes de la Société *Mei roku* ou la science de la femme. Cela peut paraître décevant aux yeux certains lecteurs, mais ce détour était nécessaire pour pointer les difficultés persistantes que doivent braver celles et ceux qui cherchent à instaurer des valeurs non-machistes et à renverser la phallocratie qui a dominé toute l'Histoire, la société et la Nation. La lutte des femmes savantes japonaises se poursuit de nos jours. La partialité sociale, en d'autres termes « le respect de l'homme et le mépris de la femme », n'a pas encore été reléguée au rang de phénomène traditionnel du passé. La question de la participation égale

des sexes à la sphère publique, à la pensée, à l'enseignement universitaire, entre autres, reste pleinement d'actualité dans le monde académique japonais, là où les intellectuelles continuent d'œuvrer à leur propre émancipation en dépit des obstacles qu'elles rencontrent pour concilier le savoir et la vie pratique.

Mayuko Uehara
(Université de Kyôto)

Références

Asami, Hiroshi (2017) *La frontière d'une philosophe – Suivons Takahashi Fumi!* [女性哲学者のフロンティア—おふみさんに続け!]. Tokyo : Polano shuppan.

Butel, J.-M. (2011) « Des couples aimants pour une nation moderne : un nouveau modèle familial dans le Japon de la fin du XIX^e siècle », in C. Galan et E. Lozerand (dir.), *La Famille japonaise moderne (1868-1926) – Discours et débats*, pp. 361-379. Arles : Picquier.

Dodane, C. (2000) *Yosano Akiko : poète de la passion et figure de proue du féminisme japonais*. Paris : POF.

Hiratsuka, Raichô (2005) *Recueil de textes de Hiratsuka Raichô* [平塚らいてう評論集]. Tokyo : Iwanami bunko.

Horiba, Kiyoko (2010) « Explication », in *Seitô—Recueil de textes sur la libération de la femme* [『青踏』女性解放論集]. Tokyo : Iwanami bunko.

Iwamoto, Yoshiharu (2000) « Explication de l'étude de la femme » [女学の解], in *Grand système de la pensée japonaise moderne* [日本近代思想大系], Tome VI. Tokyo : Iwanami shoten.

Kano, Masanao (2007) *Recueil des articles sur la pensée de Kano Masanao*, vol. II *Femmes Discordances de porter de fardeaux* [鹿野政直思想史論集 第二巻 女性 負荷されることの違和]. Tokyo : Iwanami shoten.

Katô, Yasushi (2017) « Préface de rédacteur », *Le dynamisme du concept de dignité* [尊厳概念のダイナミズム], Katô Y. (dir.). Tokyo : Hôsei daigaku shuppanyoku.

Koizumi, Takashi (1989) *La rencontre de Nishi Amane et les pensées occidentales* [西周と欧米思想との出会い]. Tokyo : Mitsumine shobô.

Lévy, C. (2014) « Introduction : Naissance d'une revue littéraire féministe » et « La revue *Seitô* et son "Manifeste" », in C. Lévy (dir.), *Genre et modernité au Japon. La revue Seitô et la femme nouvelle*, pp. 13-28 et pp. 31-50. Rennes : PUR, coll. « Archives du féminisme ».

Lévy, C. (2016) « L'émancipation des femmes et la création chez Hiratsuka, Raichô », in C. Lévy et B. Lefèvre (dir.), *Parcours*

féministes dans la littérature et dans la société japonaises de 1910 à 1930 : de Seitô aux modèles de politique sociale, pp. 51-69. Paris : L'Harmattan.

Lévy, C. (2020) « Les femmes nouvelles au Japon face à la caricature », Actes du colloque *Représentations littéraires et artistique de la femme japonaise depuis le milieu du XIX^e siècle* (Loxias-Colloques 16), en ligne.

Mori, Arinori (1999 et 2010) « Réflexions sur les épouses et les concubines » [*Saishō ron* 妻妾論], *Revue Meiroku*, Tomes I et II, notes et explications de Yamamuro Shinichi et Nakanome Tôru. Tokyo : Iwanami bunko.

Nishi, Amane (1999) « Discours religieux », *Revue Meiroku*, Tome I, Notes et explications de Yamamuro Shinichi et Nakanome Tôru. Tokyo : Iwanami bunko.

Nakanome, Tôru (1999) « Explications », *Revue Meiroku*, Tome I, Notes et explications de Yamamuro Shinichi et Nakanome Tôru. Tokyo : Iwanami bunko.

Noheji, Kiyoe (1984) *La source de la pensée de libération de la femme—Iwamoto Yoshiharu et la Revue de la science de la femme* [女性解放思想の源流—巖本善治と『女学雑誌』]. Tokyo : Azekura shobô.

Ribalet, J. (2005) « *Jogaku zasshi* : la première revue féminine grand public du Japon », *Cahiers du Centre européen d'études japonaises d'Alsace*, Colmar : 313-325.

Séguy, C. (1993) *Histoire de la presse japonaise. Le développement de la presse à l'époque Meiji et son rôle dans la modernisation du Japon*. Paris : POF.

Shiba, Keiko (2016) *Les femme qui s'expriment à l'époque d'Edo* [江戸期に生きた女表現者たち]. Tokyo : NHK, Radio culturelle « La redécouverte de l'histoire ».

Shimizu, Masayuki (2020) « La respectabilité et le noble dans les pensées du Japon—la position de l'être humain dans le monde », *La dignité et la société*, I [尊厳と社会 上], Katô Y. et Kojima T. (dir.), pp. 17-47. Tokyo : Hôsei daigaku shuppankyoku.

Ueda, A. (2013) Entrée « Yosano Akiko », in *Le Dictionnaire universel des créatrices*, B. Didier, A. Fouque, M. Calle-Gruber (dir.), Tome 3, pp. 4464-4465. Paris : éditions des femmes.

Wakita, Haruko (2005) « Préface », *Gender and Japanese History* [ジェンダーの日本史] Vol. I : *Religion and Customs / The Body and Sexuality*, Wakita H. et S. B. Hanley (dir.). Tokyo : University of Tokyo Press.

Yamamuro, Shinichi (2009) « Explication », *Revue Meiroku*, Tome III, notes et explications de Yamamuro S. et Nakanome T. Tokyo : Iwanami bunko.

Yamamuro, S. et Nakanome T. (2009), *Revue Meiroku*, Tome III, notes et explications de Yamamuro S. et Nakanome T. Tokyo : Iwanami bunko.